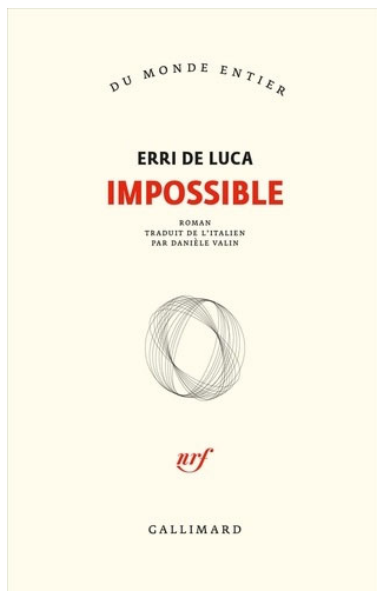


## 1 IMPOSSIBLE



Drame dans les Dolomites. Deux silhouettes un matin se sont écartées du monde, grimant en silence, éloignées l'une de l'autre, jusqu'à ce qu'ils n'aient plus rien à escalader.

L'un des alpinistes est retrouvé mort et comme celui qui a donné l'alerte a été dénoncé, quarante ans plus tôt par la victime, une enquête est ouverte.

Il s'ensuit l'affrontement d'un homme face à son juge dans une joute vive et haletante : le jeune magistrat cogne sans mollir sur un suspect qui esquive. L'inquisiteur veut faire accoucher la vérité d'un ancien révolutionnaire qui en dit moins qu'il ne sait sur le traître qui a sauvé sa peau sur le dos de ses compagnons de lutte.

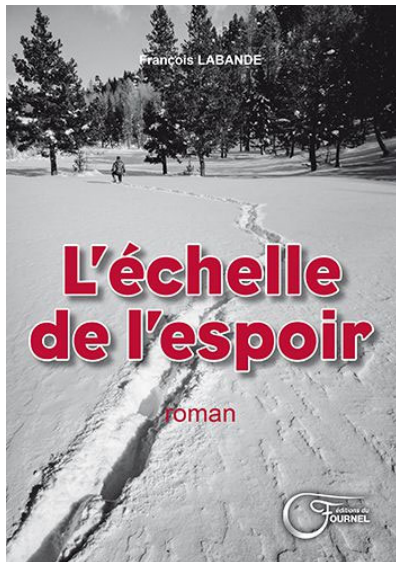
Roué dans son bureau obscur, l'accusateur s'acharne au prétexte de la vengeance. Son intime conviction est celle d'un homicide maquillé : ce n'est pas un accident ! L'appel au secours a été lancé pour détourner les soupçons ! Le suspect argumente qu'en montagne, « on doit s'entraider et faire son devoir, combien même celui-ci devient un acte d'accusation ». Il se défend au nom du hasard : Impossible, lui dit-on ! « Un événement, répond-il, est impossible jusqu'au moment où il se produit ». Ils vivent « au-dessus d'un précipice » mais leur combat est celui de la liberté, liberté pour l'enquêteur d'aller au bout de ses demandes, pour confirmer son intuition pour savoir et obtenir des aveux, liberté pour le grimpeur d'aller là-haut pour être seul, liberté paradoxale pour le prisonnier, de partager avec sa compagne, les mots qu'ils gardent ensemble au-delà des murs, une liberté que n'a pu connaître le délateur quand il « s'est enfermé dans le verbe trahir ». Après la chute, le passé a refait surface, un passé composé de questions sur la futilité de l'engagement, la sincérité des amitiés, la lâcheté, la repentance, l'impossible pardon, alors qu'en montagne, il n'y a pas d'ami, ni d'ennemi quand il s'agit de porter secours. Il n'y a que des efforts « bénis par l'inutile ».

Erri de Luca nous emmène très haut dans l'âme de ses personnages, qui interagissent l'un contre l'autre en pariant l'un et l'autre sur ce que l'interlocuteur sait ou dissimule. Son style est impeccable et les artifices typographiques renforcent la sécheresse des interrogatoires aussi bien qu'ils accompagnent *le lecteur dans l'intimité de sa correspondance amoureuse*. La montagne est le décor immobile d'une impossible histoire où l'espace infini est celui du bonheur d'être seul, pour s'élever dans sa tête autant que sur les parois, effacer l'une après l'autre les traces de ces escalades et grimper de nouveau pour ne pas gaspiller le temps qui passe. Cela n'empêche pas le grimpeur d'aimer, de ruminer peut-être. De se pencher sur son passé au risque de croiser sur une vire, la vieille connaissance qui autrefois, fit basculer son rêve d'idéal dans la réalité d'une geôle.

Au lecteur de conclure lui aussi entre la grâce du pardon ou l'amertume du ressentiment, l'indifférence ou la colère en méditant sur les vers de Racine repris par le juge

« Ma vengeance est perdue  
S'il ignore en mourant  
Que c'est moi qui le tue ! »

Il n'y a pas de remède contre l'oubli.



La montagne inspire aux écrivains superlatifs et boursofflures du style. Elle est forcément magique et mystérieuse, immuable et grandiose, fascinante. Elle émerveille. Elle est le lieu des folies les plus douces, des imprudences inutiles, des souvenirs aussi vifs dans la joie que dans la peine. Mais en réalité, la montagne, les montagnes sont des frontières, des barrières qui, plus que jamais, séparent aujourd'hui les pays en guerre des régions s'agitant dans le confort de la société des loisirs. Sur les voies de passage que sont les cols de haute altitude, les civilisations s'entrechoquent : celles qui sombrent dans le naufrage d'un monde dérivent dans l'absurdité de la violence. Celles qui sont installées dans une paix durable se crispent sur attitudes allant de la générosité pour les uns, à l'égoïsme pour les autres.

*Fuyant le chaos, écrasés sous la haine de leurs semblables, massacrés sans relâche, des hommes et des femmes sont partis vers l'inconnu. Arrivés au pied des montagnes, ils se sont lancés sur les sentiers de leur délivrance. Pour survivre et trouver refuge, revivre et trouver dans la nuit une « échelle de l'espoir ».*

*Au village d'une vallée reculée des Hautes Alpes, la vie s'organise de maraudes en permanence à la « Grotte ». C'est le refuge aménagé pour ces étonnants randonneurs au regard noyé de souffrance, ces voyageurs sans autre passeport que les plaies béantes infligées à leurs corps suppliciés. Parmi les bénévoles engagés pour soigner les migrants égarés dans les neiges, se trouve un enfant du pays au parcours insolite : médecin et franco-libanais, sa mère est guide de haute-montagne et son père est journaliste à Beyrouth. Il est rescapé d'une mission humanitaire en Syrie où il a été capturé et torturé par des terroristes acharnés à détruire toute une partie de l'humanité. Dans cet orient qu'il considérait comme le berceau des civilisations, le jeune homme a vu la mort de près, la mort qui rode, et frappe aveuglément des innocents ; la mort qui voulait le prendre mais qui a été repoussée par la force et l'affection des combattantes kurdes.*

*Une fois revenu dans la vallée de la Clarée, il ne peut qu'être sensible aux regards perdus de ses enfants déracinés qui ont franchi le col à la recherche d'un monde qui ne soit pas en guerre, d'un asile où les hommes ne s'acharnent plus les uns contre les autres.*

*Il connaît leur histoire, leur souffrance, leur soif de liberté. Il rêve d'amour et de réconciliation, de partage des savoirs et de respect des plus faibles. Il refuse l'indifférence et reste fidèle aux principes qui font loi en montagne et ailleurs: l'entraide et l'hospitalité, le devoir d'humanité, l'obligation de soigner.*

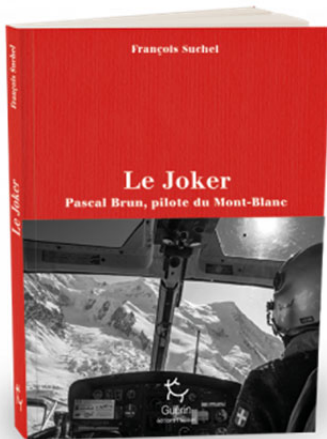
*Dans un récit foisonnant où, sur les décombres de pays en ruine, se croisent les victimes de la barbarie, François Labande nous donne l'explication des phénomènes migratoires qui amènent de pauvres gens à sauver leur peau. Son message de solidarité s'adresse à ces êtres humains humiliés par leurs pairs. Il n'assène aucune certitude. Il essaie de comprendre et d'amener le lecteur à s'interroger sur l'un des sujets fondamentaux de la vie en société : la dignité, la dignité bafouée de ces personnes uniques qui sont des êtres humains, chassés de chez eux et déracinés. Ils sont isolés, fragiles. Ils passent, à bout de souffle, au-delà des cimes, pour fouler enfin une terre d'accueil dont ils ne peuvent savoir qu'elle est également le lieu où certains rejettent ceux qui viennent d'ailleurs. Comme le loup, ils font peur....*

*L'énergie de Labande, la porte à décrire les situations de crise. Il expose les faits, précise les enjeux politiques au Moyen- Orient et les drames qui bouleversent l'Afrique. Il porte le débat sur le champ de l'éthique de responsabilité quand il s'agit de recueillir sur « l'Echelle de l'espoir », des personnes blessées qui ont bravé l'impénétrable montagne à la recherche d'une main tendue. Les bénévoles*

*mis en scène par l'auteur sont animés de bienveillance et convaincus de l'humanité de leur mission. . Ils ont fait le don de leurs loisirs. Ils se font confiance. Ils servent ensemble une cause à laquelle ils croient, car, » c'est de l'homme qu'il s'agit ! Ils portent au plus haut le principe d'altérité et d'assistance. Se souvenant des propos de Martin Luther King, 'ils font sonner les cloches de la liberté au flanc de leur montagne.'*

Michel MORICEAU

### 3 LE JOKER, Pascal Brun pilote du Mont-Blanc – COLLECTION GUERIN DES EDITIONS PAULSEN 2020



Le ciel est bleu que rien ne dérange sinon le bruit sourd et monotone d'un bourdon remontant dès l'aube la langue d'un glacier. Le plan de vol relève d'un carnet de bal où s'inscrit la danse d'une silhouette entre les cimes. Ce n'est pas un insecte mais une machine à rêver, à porter, à sauver. Engin magique et mystérieux, alliant la puissance et la fragilité, l'hélicoptère a très tôt allumé chez Pascal Brun, la flamme d'un ardent désir de liberté, d'action, de solitude,

Dans l'euphorie d'une passion débordante, le pilote a franchi beaucoup d'obstacles. Il est revenu dans les montagnes de son enfance pour prendre l'air et voir la vallée vivre depuis le ciel.

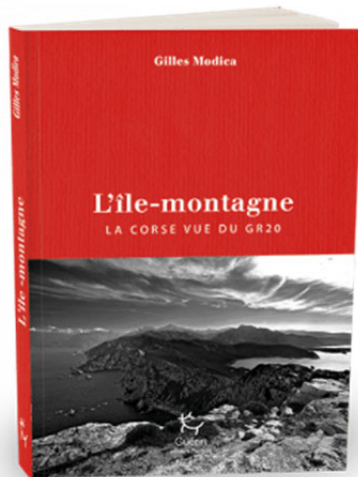
Il a su en apprivoiser les reliefs, comprendre les courants ascendants. Il a contré la violence du vent, il a suivi l'instinct des choucas. Il a traversé bien des tempêtes mais s'émerveille encore d'un spectacle sublime l'entraînant chaque jour aux limites de la vie. Mais la beauté des hauts lieux est aussi celle du diable : la mort plane et guette sa proie pour la surprendre sans lui laisser sa chance. Le risque, en effet, est permanent. Sa tête n'est dans les nuages que sur les images ; en situation, les sens du chef de bord sont en éveil. Concentré, lucide, conscient de ses responsabilités, le pilote d'exception a poussé très haut son rêve d'enfant. Son engagement absolu s'est accompli dans l'exécution de contrats exigeants et de missions d'intérêt général.

Dans un récit chaleureux et sincèrement admiratif, François Suchel, commandant de bord, écrivain et cycliste aguerri, nous embarque dans le cockpit de Pascal Brun. Il nous fait partager les émotions, les frayeurs, les espoirs du « joker », cet homme appelé en recours, le sauveur, le virtuose de l'héliportage et du secours au pays du Mont-Blanc. L'esthète donne à chacun de ses vols l'intensité d'une œuvre d'art, mais les forces du destin sont incommensurables. Alors, quand survient le drame, imprévisible et cruel, aucune manœuvre ne peut l'éviter. La cicatrice est profonde, indélébile.

Un lien unique attache le pilote à sa machine dans une relation de confiance, quasi sensuelle, qui permet des exploits mais dévoile la fragilité de l'homme parfois tenté par de belles imprudences. La carrière est jalonnée des amitiés fondatrices d'une aventure humaine exceptionnelle, marqué par le bonheur de transmettre avec, ici et là, les déceptions d'un système pollué par les luttes de pouvoirs, les enjeux financiers d'une « usine montagnarde » qui piège l'espace en l'équipant sans cesse au prix d'un bilan carbone défavorable.

Les auteurs décrivent l'un et l'autre leur addiction au travail dans les airs, sans tomber dans l'écueil du romantisme : entre la montagne et le ciel, l'improvisation et l'amateurisme n'ont pas leur place. L'échange entre Suchel et Brun est une mise en garde contre l'imprévisible, l'imparable et l'inconnu, contre les dangers d'une nature dominatrice leur imposant de fréquenter la mort. Ils insistent sur l'indispensable précision et la nécessaire humilité des professionnels qui ne banalisent aucune de leurs échappées en altitude. Aucune mission n'est anodine. Les héros ont le succès modeste et ils acceptent le renoncement comme un titre de gloire. Ils n'attendent pas de reconnaissance. Ils redécollent parce qu'ils ne peuvent se passer de ce concert égoïste avec le sublime. Mais, du rêve à la réalité, de la maîtrise de l'indomptable à la frayeur d'une défaillance technique, il n'y a pas, dans l'hélicoptère ni dans le secours en montagne, de longs vols tranquilles.

4 L'ILE MONTAGNE, LA CORSE VUE DU GR 20 GILLES MODICA collection Guérin EDITIONS  
PAULSEN



Île de contrastes et de paradoxes, île de beauté, île de granit, noire et mystérieuse, la Corse surgit de la mer et tutoie le ciel, les soirs d'orage, quand la foudre s'abat sur les pics aux neiges capricieuses.

La Corse est l'île du bleu et du noir, du plaisir et du deuil traversés du nord au sud par un chemin de pierres qui attire, qui envoute, imprime dans les mémoires le souvenir des sources d'eau fraîche, des arbres vigoureux résistant aux colères du vent et des intempéries. Rien ici, ne peut s'oublier, ni les paysages de steppe grillant sous le soleil, ni les vallées reculées soudain frappées par la pluie. Rien ne vaut les odeurs du maquis, la vision des moutons « patinant » sur les cailloux. Rien n'est plus

surprenant que ces vaches imprévisibles éparpillées dans la montagne, et tous ces sangliers qui sont ici chez eux, et les ânes qui n'en font qu'à leur tête. n

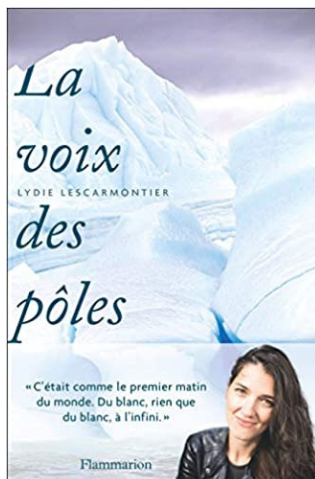
Le GR 20 capte les randonneurs au risque de ne jamais relâcher ceux que le vent à bousculé dans un ravin, ceux que l'avalanche a broyé sans sommation. La grande randonnée est celle de la patience et de la fidélité. Des amitiés se nouent au hasard, dans les refuges ou sur la route. Les échanges sont internationaux pour des promeneurs qui n'ont plus rien de solitaire : l'île est devenue le terrain de jeu de l'Europe. L'état de nature est néanmoins préservé en ces lieux qui demeurent à la fois « proches et lointains » du passé.

Mais la vraie richesse du GR se trouve dans les échanges avec les Corses, bergers ou gardiens, hôteliers, commerçants autant de conseillers discrets qui habitent la montagne, rendent hommage à leur terre, font de la chasse, une religion et de la vigne, une tradition.

Par le récit de ses randonnées sur le GR20, Gilles Modica, habituellement historien de l'alpiniste, rejoint la file des écrivains marcheurs : De Baecque, Rufin, Tesson, Garde, Gras et d'autres encore.

Comme », Blanchard et Stephen, ces illustres pionniers de la « *littérature marchée*, Modica marche pour découvrir, comprendre et profiter du spectacle. S'émerveiller en mesurant les risques, en respectant les tocades imprédictibles d'un monde sauvage et indomptable. D'une plume aussi légère que ses pas, il écrit le paysage, il nous invite au voyage, sous réserve de ne jamais marcher « les pieds aveugles ».

Michel MORICEAU



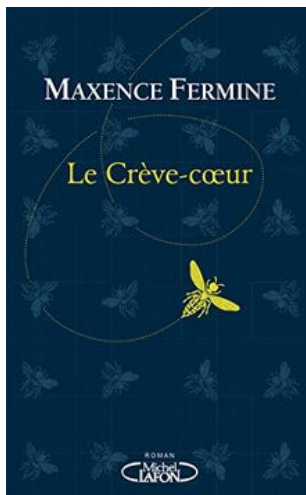
La voix des pôles est celle entendue par Lydie Lescarmontier au hasard d'un stage à la fin de ses études d'ingénieur. Une rencontre, une découverte : la glaciologie. Un mythe, le glacier Mertz en antarctique. Un projet d'étude sur le terrain, voilà de quoi susciter l'enthousiasme au point de s'embarquer pour une thèse de longue patience avec, à la barre, un patron obstiné à la passion communicative. De la recherche avant toute chose, et pour cela, des analyses et des calculs, sur la glace et dans l'eau de mer, pour observer la banquise, sa vie, son œuvre, et ses vibrations, ses fractures, son destin qui pèse sur l'avenir du monde et pose les jalons d'une histoire de l'humanité.

Glaciologue en mission, et pédagogue d'humeur joyeuse, Lydie Lescarmontier tient la chronique de ses expéditions aux abords de ce continent blanc soumis au régime des vents. Elle nous éclaire sans pontifier, sur le réchauffement de la terre, la fonte des glaciers, la salinité de l'eau, les variations du climat et du niveau de la mer.

Ses travaux scientifiques s'inscrivent sur les carnets d'une aventure hors norme : par les conditions du voyage, les imprévus, les déconvenues. Etre une femme sur un bateau pris dans les glaces suppose d'affirmer ses compétences et d'affronter l'adversité en inventant sans relâche de nouveaux moyens d'aboutir à la résolution des problèmes. Ce n'est pas du cinéma. C'est du vécu. C'est la réalité dans ce qu'elle a de plus dure. Le temps s'arrête et puis s'emballe. L'attente est interminable quand n'arrivent pas les autorisations d'agir, et soudain, c'est l'urgence de décoller enfin pour aller relever les balises enfouies au plus profond des glaciers bleus. Il y a les contre-ordres : que d'énergie dépensée ! Que de freins rongés pour accepter de ne pas partir, de renoncer sans avoir d'autre choix que de reprendre la route du laboratoire, y mouliner des données incomplètes dans l'incertitude du résultat : l'école des glaces est celle de l'humilité. Mais la science s'appuie sur des faits, des constats. Les archives ne sont pas tout. Une thèse se fonde sur du concret, sur des expériences de terrain. Voilà pourquoi l'espoir reste intact de revoir le Grand Sud, d'observer de nouveau le rayon vert à l'horizon de la banquise et surtout de relever les balises afin d'apporter la preuve de la fragilité d'un écosystème en perpétuelle évolution. Le bonheur de chercher pousse la jeune glaciologue à ne pas abandonner ses travaux sur la mémoire du climat. L'antarctique est pour elle et les savants du monde entier, ce territoire dédié à la science, où tant de blocs de silence calment les ardeurs des pays en guerre. La coopération internationale y tient du miracle dans le respect mutuel, la solidarité et le partage d'une même foi en la science. Malgré les risques et les drames, tous sont aimantés sur ce pôle où se lit, dans la glace, l'explication du climat et les enjeux de son évolution.

Dans un récit irradiant d'ardeur et d'exaltation, Lydie Lescarmontier, rend hommage aux illustres pionniers, à Claude Lorius notamment pour lesquels toute mission est essentielle quand il s'agit de l'avenir du monde. Chacun des chapitres est précédé d'une note définissant, aussi clairement que possible, les lois de la physique qui conditionnent le réchauffement climatique et la variation du niveau des mers. Des photographies à couper le souffle introduisent et concluent ce parcours d'une jeune femme navigant au-delà des 40° rugissants pour conquérir d'utiles données à l'explication du monde.





Quand un poète est poussé sur la scène d'une tragédie, ses mots glissent sur la pente infernale de l'inattendu. Ils s'affolent, se battent et se défendent contre l'attaque d'un ennemi invisible mais qui bourdonne dans le corps comme un essaim de guêpes. Il brûle les poumons, perce de ses aiguillons, les parois d'un cœur trop sensible et pousse son venin au plus loin qu'il puisse pénétrer.

Le « crève-cœur » est entré par effraction pour allumer le feu, couper le souffle, imposer d'innombrables souffrances, et jouer sans relâche avec la vie, la laissant partir puis revenir et s'en aller de nouveau jusqu'à l'usure, sans pouvoir lutter ni s'échapper des barreaux d'une maladie qui harcèle et finit par détruire.

C'est la vie d'un martyr qui perd ses forces, suffoque brutalement et s'apaise aussitôt, décrit en d'insupportables oscillations les courbes incertaines allant de l'angoisse au soulagement.

Témoin autant que romancier, Maxence Ferminé tient la chronique quotidienne de cette parenthèse de longue patience qui a malmené sa tranquillité de créateur, mis son moral en berne au point de redouter chaque jour la rencontre avec son meurtrier.

Au fil des chapitres courts et précis, tous écrits en référence à une œuvre littéraire, l'auteur appelle à son chevet les classiques de la littérature mondiale. Il se rassure à la chaleur des grands textes qui l'aident à accepter l'impensable, à espérer follement le jour d'après, à conserver sa capacité d'indignation contre l'indifférence du monde, l'irresponsabilité des décideurs, le cynisme de tous ceux qui portent leur sottise comme un étendard. Mais il y a pire encore pour le narrateur, c'est l'incapacité de son médecin traitant à l'écouter, à le comprendre, à prendre soin de lui, tout simplement.

Le soin, juste et bon, il est donné à la maison par son infirmière personnelle, une compagne attentive et sereine, fatiguée mais vaillante, patiente, aimante. Salvatrice

Ensemble, ils se sont offerts l'un à l'autre, ils ont souffert ensemble mais *se sont montré qu'ils étaient quelque chose*.

La vie est courte quand un assaillant sournois et indomptable crève les cœurs, casse le temps pour empêcher à tout jamais de retrouver le bonheur de se griser du vent.

Aussi courte soit-elle, la vie est un passage où semer d'urgence les fleurs de l'amour avant que le destin ne les emporte comme les eaux déchainées d'un torrent furibond.

## 7 VERSANT SECRET PATRICK BREUZE – CALMANN LEVY 2020



Dans le village perdu sous *la vire à Balmat*, le mystère de la « femme aux chèvres » inspire la crainte. Voilà pourquoi, le voyageur qui débarque un soir de l'autocar est d'emblée mis en garde contre ce curieux voisinage. L'homme en question est un médecin d'âge mur s'exilant en montagne pour se libérer des ennuis qui plombaient sa carrière parisienne. Il est seul et la maison qu'il prend en location est celle qu'occupait avant lui, un écrivain britannique et sa femme. A l'évocation de leur nom, les visages se ferment. L'historien anglais qui menait ses recherches sur les traces des alpinistes de légende, est mort dans une course audacieuse faite en compagnie de la femme aux chèvres, cette créature étrange venue d'ailleurs, dissimulant sous des hardes de grosse laine, une insolente beauté que d'innombrables entailles ne suffisent pas à dénaturer.

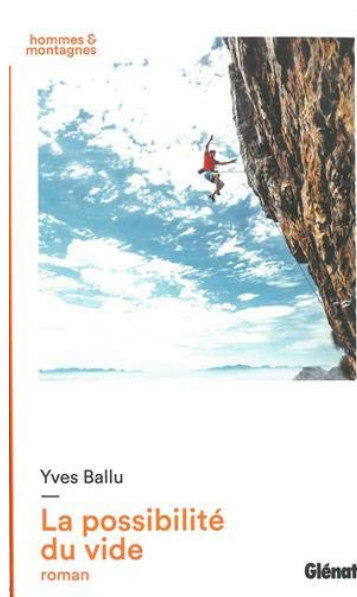
Dure à la tâche, coriace, elle s'est exclue d'un monde où son corps de rêve a transformé sa vie un cauchemar. La montagne est pour elle un refuge. Elle s'y protège du regard des hommes, elle s'y enferme dans une bulle d'où elle ne sort que pour rejoindre la vieille paysanne impotente qui lui a confié son troupeau. Taiseuse, elle a néanmoins fréquenté l'anglais sous le regard pointu de l'épouse de celui-ci. Aussi, quand « le parisien » s'est installé dans la maison où planaient encore pour elle, tant de souvenirs et de reliques, la bergère est –elle venue frapper à sa porte. Se montrant à la fois intrusive, rétive et rebelle, elle attisa rapidement la curiosité du nouveau locataire. Dès le premier soir, un soir d'hiver, sous la neige et dans le froid, la bergère en haillons que tout le village redoutait fut pour le nouvel arrivant, l'agent de la Providence. Elle le sauva in extremis d'une intoxication provoquée par la fumée d'un poêle encrassé ou mal réglé qu'elle récura juste à temps. Ce retour à la vie fut le début d'un prudent compagnonnage entre deux personnages en quête de vérité, se réchauffant le cœur pour lever les zones d'ombre de leurs vies. L'homme probablement connu certains succès. La jeune femme avait été brisée par le regard et la main des hommes, en bord de mer comme ici, en haute altitude.

Intrigué par l'étonnant comportement d'une paysanne dont les propos trahissaient un parcours universitaire abandonné, le nouveau locataire se pencha rapidement sur le passé de sa voisine, un passé composé d'un drame et d'une rupture, de blessures et cicatrices lardant son corps et son esprit.

Vif et haletant, le récit de Patrick Breuzé entraîne le lecteur au plus haut d'un territoire de neige et de froid où rien n'efface les traces de l'animal à l'affût de sa proie.

La montagne n'est pas un monde à part. Elle n'apporte pas de remède à la violence des hommes et les femmes n'y sont pas épargnées de la folie des mâles dominants. Et pourtant, il arrive qu'au hasard d'une rencontre, viennent s'exprimer de bons sentiments. La solidarité s'organise au rythme des saisons. Des relations se tissent dans la réserve et le partage, la confiance et le bonheur de rattraper le temps perdu. La montagne est le lieu de tous les efforts et des attentions les plus généreuses. Une porte s'ouvre et l'espoir revient, dans la simplicité d'échanges sur le ton de la confiance. Les gestes ont la douceur du respect même si les mots agitent les démons d'autrefois. Les secrets tombent comme au fond d'un ravin mais l'amour les rattrapent et les sauvent à la manière d'une main vigoureuse qui ramène à la vie une femme blessée dont la beauté est à jamais celle de son âme.





Le vide n'est pas forcément le compagnon de cordée idéal. Il est là, il se creuse, il appelle le grimpeur, il l'effraie, il sublime son effort. Il l'aspire. Il est un risque sans cesse bravé sur la voie d'un succès passager. Il est, en conditions extrêmes, le choix ultime quand une course est menée contre le désespoir.

Historien de l'alpinisme et romancier reliant avec talent la montagne aux faits de l'actualité, Yves Ballu embrasse à lui seul tous les genres de la littérature alpine. Il s'engage aujourd'hui dans un récit où l'amitié se noue le long des rochers et des parois calcaires, où l'émotion envahit l'intimité d'hommes et de femmes en quête de liberté. La vie des grimpeurs est ainsi faite d'expériences sans cesse renouvelées, d'angoisses rapidement dépassées, de souvenirs que rien n'efface. La montagne est un lieu de rencontres, de partage d'un idéal de toute puissance mais qui

ne tient qu'à la position d'un piton, à la précision d'une prise, à la longueur d'une corde. Le risque, y est permanent. La mort y rode comme dans une chambre d'hôpital. Mais la vie, quand elle se joue dans un couloir pentu pour une bouffée d'adrénaline, n'est pas celle dont la personne malade tente in extemis de « ramasser les miettes » dans le couloir d'une clinique aseptisée. La chute, brutale, fatale, fauche en pleine gloire, un conquérant qui ne vieillira pas. La maladie s'en prend, sur une longue durée, à l'intimité, à l'intégrité, à la dignité d'un lutteur que le destin a précipité dans le gouffre de l'épuisement et de la dégradation physique.

L'ami fidèle ou peut-être le double du romancier a trop souffert de la séparation d'avec son frère de cœur, d'avec son père pour ne pas redouter les souffrances à venir le jour où l'annonce lui est faite d'une maladie incurable. Sa vie bascule le temps d'une phrase. C'est le premier acte d'une tragédie marquée par l'incertitude, le point final « d'un amour à peine éclos », le souvenir de son père grabataire atteint dans sa pudeur au moment de rendre son dernier souffle. C'est alors que s'offre à lui, « *la possibilité du vide* » dans une compétition contre lui-même pour atteindre « la voie de son départ » et donner son « reste à vivre » à la femme dont il vient de tomber amoureux

Du topo-guide vouvoyant le granit et tutoyant le calcaire aux carnets de courses sur les montages du monde, de la romance sur une plage des Calanques au reportage sans concession au bloc opératoire d'un hôpital parisien, l'auteur glisse sur la corde raide d'une vie qui s'effiloche et s'interroge sur la signification de la vie.

Face à la mort annoncée, faut-il sauter dans le vide ? Le personnage de Ballu est un physicien qui n'échappe pas à la logique de sa condition. Il n'a plus que quelques mois à vivre et entend ne laisser à personne le soin de lui voler sa mort. On pense alors au mythe de Sisyphe d'Albert Camus : « il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux: c'est le suicide. Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie ».

Face aux jours qui lui restent à vivre, faut-il suivre le conseil de Jean Marie Choffat ? Membre du groupe de haute montagne et selon sa propre formule « cancéreux plein temps depuis 30 ans », celui-ci n'a pas cessé de grimper dans une furieuse envie de vivre en montagne « jusqu'à la dernière miette », y garder le contrôle de lui-même et dépasser le risque pour sauver sa peau.

La vie comme la mort sont des affaires trop intimes pour faire l'objet de jugements hâtifs ou de polémiques inconvenantes. L'auteur porte à ses personnages une réelle attention parce que leurs situations sont vraies. Il nous interpelle sur les ressources que nous mobiliserions, nous autres lecteurs, si nous nous retrouvions en équilibre instable confrontés à un pronostic vital engagé dans un délai à la fois court et indéterminé : ce serait la révolte qui pousse à sortir à tout prix d'une voie sans issue, ou la résignation dans la soumission en attendant les secours, ou encore l'espérance d'un miracle. Quand son compte à rebours est déclenché, c'est à la personne concernée de décider d'en finir pour ne pas souffrir davantage, pour protéger ses proches. Mais le choix peut amener à revendiquer le droit d'hésiter, de changer d'avis, de vivre encore à l'instar de Socrate qui apprenait à jouer de la lyre avant de mourir. Pourquoi ? Pour jouer de la lyre avant de mourir ! Alors, pourquoi ne pas grimper, grimper et redescendre ou se laisser aller. Il n'y a pas de règles. Mais il y a la puissance des souvenirs, de l'amitié et de l'amour. C'est ce qui rassure Yves Ballu quand il transmet dans son récit, l'allégresse des jours heureux, le tempo nuancé des moments de forte intensité. Le rythme s'affole à l'approche du dénouement : la cadence devient infernale, les chœurs montent dans les aigus, les cœurs s'emballent....

Les meilleurs textes n'ont pas besoin de finir en chute libre. Au lecteur d'anticiper sur la possibilité que lui offrirait son propre vide : un choix plutôt qu'une solution. L'accident qui plonge les survivants dans la culpabilité ou l'engagement ultime qui défie le destin, le renoncement éclairé par l'instinct de survie, ou la soumission aux conseils des maîtres. La possibilité du vide ne supporte aucun malentendu quant aux raisons d'un désespoir. Néanmoins, le respect d'une décision n'empêche pas la recherche de la vérité des faits et des sentiments qui ont guidé les pas d'hommes et de femmes uniques et irremplaçables.

Avec « La Possibilité du vide », Yves Ballu publie aux éditions Glénat, un roman à la fois sensible et réaliste, parfois un peu cru ou caricatural, toujours documenté. Il ouvre le livre de montagne sur l'horizon d'un débat où chaque vie à son histoire, une histoire éphémère que la mort rend immortelle...

Michel MORICEAU

En bref

La possibilité du vide, le livre sensible et généreux de la montagne et de la vie qui nous mène, d'une prise à l'autre sur la voie de nos propres destins

Virginie Troussier

**Au milieu de l'été,  
un invincible hiver**



1961. Sept jours en juillet. Sept alpinistes jeunes et enthousiastes, généreux, brillants réunis pour atteindre ensemble ce que personne n'a jamais touché, le Fréney, un pilier à la verticale du ciel, le dernier à n'avoir pas été vaincu.

Au refuge, le premier jour, la photo du groupe est celle du bonheur. Mais, la nuit tombe et c'est le drame. Imprévisible, inconcevable. L'orage, le vent et la foudre et le froid glacial qui s'infiltré, s'incruste au plus profond des corps perdus dans la tempête. Les heures passent, les vivres manquent. Encore un jour, encore une nuit et toujours la neige et froid et le vent balayant des hommes épuisés encordés vers un destin qui les pousse dans une spirale du désespoir. Tout s'éteint autour d'eux.

Leur amour de la montagne s'est fracassé à quatre vingt dix mètres d'un inaccessible sommet. Les conquérants sont désormais naufragés sur des écueils de glace. L'urgence est de ne pas mourir, de rester calme, d'attendre l'éclaircie, de voir enfin se lever le jour d'après. Plus question d'orgueil, mais d'humilité face aux éléments déchainés. Plus question pour le plus âgé d'entre eux, d'être le premier de la cordée. Le salut est de rejoindre, en une seule et même équipe, d'autres compagnons d'infortune, de prestigieux italiens auprès desquels s'organise spontanément, aux portes de l'enfer, une chaîne de solidarité dans le respect des personnes et le partage des expériences.

Au septième jour, quatre hommes sont morts et pour les survivants, l'heure est celle des bilans.

- Les médias s'en mêlent. Un autre drame vient cogner sur le premier, celui de justifier d'avoir attendu, d'être reparti, en montant, en descendant, en glissant. Et ce sont les souvenirs qui se télescopent, les doutes, les interprétations, et les obsessions qui remuent les sentiments confus de responsabilité, de fragilité, de culpabilité.
- Les survivants, ceux qui ont vécu l'indicible expérience de la souffrance, qui ont vu la mort en face, affrontent aussitôt le regard des parents de leurs amis qui ne sont pas revenus. Le seul récit qui vaille est alors celui de la vérité, de la sincérité.
- L'aventure qui s'annonçait joyeuse a tourné au cauchemar. Il y avait des risques comme toujours en montagne, mais le coup du sort était trop fort. C'était un temps où la météo balbutiait, où le portable n'existait pas, où les secours faisaient ce qu'ils pouvaient. Les grimpeurs partaient vers l'inconnu, vers l'invisible, le tragique.

Ces jours en enfer ont scellé des liens fraternels entre Pierre Mazeaud et Walter Bonatti. Ils se sont donné l'un à l'autre pour sauver leurs camarades. Ils ont conservé l'un et l'autre, le souvenir de ceux qui n'allaient jamais vieillir et dont les visages épanouis éclairent à tout jamais, l'image ultime de leur relation fusionnelle à la montagne. Cinquante ans se sont écoulés et leurs âmes mêlées à tant d'autres, ne cessent de planer au-dessus des cimes.

Le récit de Virginie Troussier publié dans la collection Guérin des éditions Paulsen nous projette sur ce calvaire de roches et de glace où les sacs étaient plus lourds que des croix et les vires d'impitoyables étapes.

L'épilogue signé de Dino Buzzati rend hommage à des hommes brisés, qui se sont dépensés sans compter, ont poussé leurs forces à l'extrême, ont fait corps avec la montagne. Ils ne pouvaient rien faire de plus !

*Au milieu de l'été, un invincible hiver s'est abattu sur deux cordées, française et italienne. Aux limites de la vie, il n'y a plus de frontière. C'est la fraternité qui s'impose sur le fondement d'une passion commune sublimée par le partage d'un moment d'exception entre les survivants et ceux qui sont morts. De ces jours maudits, les traces de confiance et d'amitié laissées par ces grimpeurs de légende nous mènent plus haut que tout commentaire portant sur l'engagement, le risque, le courage, la raison. Des hommes ont souffert leur passion. Un recueil émouvant de leur histoire est ouvert au salut de leurs âmes.*

Michel MORICEAU



Quelle vallée, celle de la haute – Maurienne. Il fait froid, il neige, il gèle, il fait nuit plus tôt qu'ailleurs. De vieux paysans ne quitteront jamais leur terre, surtout pas pour aller à l'hôpital. Certains jeunes boivent, conduisent mal, tapent une congère et versent dans le fossé. Lorsqu'un enfant paraît, la famille téléphone à grands cris. Dans la tempête, des lumières trémulent entre les tourbillons. Ce sont les phares d'une voiture souillée de grêlons et de givre. Ce véhicule cahotant au hasard des chemins verglacés est celui du Docteur Lecarme, médecin de montagne, des urgences, des pompiers. Il est l'indéfectible soutien des pauvres qui lui préparent la tome et le saucisson. Il est le soigneur au calme contenu pour les touristes impatientes. Il est le repère indispensable pour les enfants, les parents, et tous ceux auxquels il a consacré trente ans de sa vie, une vie riche d'engagements, d'expériences, de rencontres admirables, de réveils en plein sommeil avec en récompense, la contemplation au petit matin du soleil se levant

au-dessus des cimes.

Dans ces villages isolés aux paysages sublimes variant au rythme des saisons, le médecin est un sauveteur, un sauveur, un saint-bernard, que l'on consulte, que l'on dérange, que l'on déplace par tous les temps, avec son cartable, son sac à dos, son matériel et ...sa casquette.

La pratique quotidienne n'est pas celle du paraître. C'est de l'être qu'il s'agit. Et pour lui, pour donner toujours davantage, se construire, surmonter la rusticité des lieux et dépasser ses craintes, le « sentier de vie » du docteur a été l'immersion totale dans un univers composé de hameaux éparpillés mais ouverts sur des « panoramas de rêve ».

Quand le jeune praticien est arrivé de la ville aux équipements merveilleux, le choc a été celui de l'exercice solitaire. Il a relevé de nombreux défis pour s'adapter, s'intégrer, gagner la confiance, moderniser le cabinet médical. Toute une carrière au chevet des autres et le temps passe à se perdre parfois *au service de l'imprévu et de l'aléatoire*. Les années s'accumulent *dans l'oubli de soi-même*. L'œuvre de soin s'accomplit sans répit, sans céder au découragement. Les journées se répètent, les consultations surchargées sont entrecoupées d'appels en urgence. Ce n'est plus un métier, c'est un sacerdoce qui sublime la vocation, pousse la mission à l'extrême au risque de voir monter la tension et se rompre un vaisseau.

Un soir de grand surmenage, il a cherché ses mots. Les forces se sont effondrées sans crier gare. L'accident. L'hélicoptère s'est posé sur la place et cette fois-ci, c'est lui qu'un collègue a serré sur le matelas coquille. C'est alors, l'apprentissage d'un autre quotidien, celui de la fragilité de l'existence, celui de la dignité bafouée d'une personne malade, unique et sensible, que l'on trébuche d'un examen à l'autre et que l'on abandonne dans un couloir à peine vêtue d'une chemise ouverte. C'est une autre vie qui rebondit grâce au réconfort des sentiments intenses d'une famille unie autour d'une femme à la patience étonnante.

Dans un récit personnel et sincère, Vincent Lecarme se penche sur sa carrière, sur les grandeurs et les servitudes qu'elle suppose, sur les joies et les peines d'un parcours consacré sans relâche au bien-être des personnes malades. Il n'occulte pas les zones d'ombres, les moments de doute,

l'émotion de situations d'exception, les silences éloquents plus efficaces que de stupides banalités, les mouvements d'agacement face aux incivilités répétées d'individus sans scrupule.

Sentiers de vie, les récits d'un médecin de montagne nous emmènent en haute montagne où la beauté n'est pas seulement celle des grands espaces mais celle de la passion d'un homme de bien

Michel MORICEAU